

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte  
**Band:** 19 (1969)  
**Heft:** 4

**Buchbesprechung:** Napoléon et l'Islam [Georges Spillmann]

**Autor:** Louca, Anouar

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Papst über sein Breve möglichstes Stillschweigen wünschte, erfuhr Spiegel erst nach langen, heimlichen Umwegen die päpstliche Entscheidung und das unehrliche Treiben Bunsens. Aber auch der päpstliche Vertreter Cappacini suchte ihm gegenüber die Einstellung Roms zu vertuschen. Dafür legte man den Bischöfen nahe, über den Papst hinweg in der Mischehenfrage selbständig vorzugehen, so daß sich Gregor XVI. beklagen konnte, die preußische Regierung erlaube ihm nicht, als Papst zu reden, das heißt mit den Bischöfen sich zu verständigen.

Wichtig ist in diesem Zusammenhang die Feststellung, daß die Entscheidung von Papst und Kurie eindeutig ablehnend war, daß sie aber weder in Berlin schriftlich überreicht, noch auch Spiegel mitgeteilt wurde. Man stellte einige mildernde Zugeständnisse in Aussicht und ließ die Sache zwei Jahre lang liegen, so daß Bunsen unterdessen aufgrund seiner Insinuationen die Bischöfe zur Annahme der vom König gewünschten Praxis bewegen konnte. Es ist aber für Spiegel beachtenswert, daß er auch jetzt noch als einziger der Bischöfe an den päpstlichen Weisungen festhielt. Erst ein theologisches Gutachten seines Freundes, des sonst kirchentreuen, im kanonischen Recht bewanderten Dr. Münschen, mit einer allzu milden Interpretation des päpstlichen Breves ließ ihn nachgeben und am 19. Juni 1834 die Berliner Konvention unterzeichnen. Er war allerdings bereits durch größte körperliche Schmerzen gehemmt, die ihm sein Krebsleiden bereitete; zudem hatte ihm Bunsen eingeredet, er werde damit dem Willen des Papstes entsprechen. Nachträglich rühmte sich dieser dem Erzbischof gegenüber, er habe ihm die Sache redlich und offen dargelegt, nachdem er mit dessen Gewissen und Ruf in betrügerischer Weise gespielt hatte. Spiegel aber vertraute seinen Beteuerungen zu sehr – das war im Grunde seine Schuld! Er schied aus dem Leben in der Auffassung, er habe im Einverständnis mit dem Papst gehandelt. Seine wahre Gesinnung aber hatte er noch kurz vor Unterzeichnung der Berliner Konvention ausgesprochen, er werde «eher in den Kerker gehen, als zum Nachteil der Kirche in Berlin etwas unternehmen».

Der 2. Band von Lipgens gibt in strenger Wissenschaftlichkeit Auskunft über die Quellenlage und bringt nicht weniger als 96 Quellenstücke zum Abdruck. Gern begrüßt man das Verzeichnis des Nachlasses des Erzbischofs, der seinerzeit lange verschollen war. Ebenso freut man sich des Verzeichnisses seiner Briefe und Schriften, soweit sie gedruckt vorliegen. Zusammen mit dem einläßlichen Personenregister bildet diese Spiegel-Biographie eine wahre Bereicherung der neuern kirchenhistorischen Literatur.

*Engelberg*

*P. Gall Heer*

GEORGES SPILLMANN (Général), *Napoléon et l'Islam*. Paris, Librairie Académique Perrin, 1969. In-8°, 415 p., ill.

Encore un livre sur Napoléon: belle édition, iconographie attrayante. Le sujet, brillant comme un mirage, paraissait en quête d'auteur. Il n'est pourtant pas si nouveau et la bibliographie sommaire, qui termine l'ouvrage,

le reconnaît. C'est principalement en qualité de général, et d'ancien représentant de l'autorité française sur terre d'Afrique – affinités électives! – que M. Spillmann traite de *Napoléon et l'Islam*.

Vision personnelle donc, mais qui s'organise suivant un plan objectif, chronologique dans l'ensemble, en trois parties: «La campagne d'Égypte», «La politique islamique du Consulat et de l'Empire», «Quelques agents de l'Empereur.» Le vingtième et dernier chapitre, intitulé «Il y a du passé dans le présent», tient lieu de conclusion et débouche, avec autant de schématisation que d'assurance, sur la conjoncture internationale actuelle.

Partout, un souci narratif domine, soutenu par un style alerte et entraînant. L'auteur s'attarde volontiers sur un détail pittoresque, un mot drôle ou un souvenir. Dans les biographies qu'il se plaît à développer, bien des éléments pathétiques, ou merveilleux, laissent supposer une ample documentation. Ce qui justifie, chez les lecteurs sérieux, un regret: cet effort de recherche aurait tellement gagné à se situer dans une perspective plus scientifique! Dès le premier chapitre, «Portrait de Bonaparte à son retour d'Italie à la fin de 1799», nous aurions pu apprécier, par exemple, une bonne liste des lectures «orientales» du jeune Bonaparte au lieu de ce flot d'anecdotes destinées à susciter l'image d'un héros populaire.

Mais l'abondance des informations n'est pas un gage de leur sûreté. Entre autres inexactitudes, l'auteur croit que l'orientaliste Silvestre de Sacy est allé en Égypte (cf. G. GUÉMARD, *Histoire et bibliographie critique de la Commission des Sciences et Arts et de l'Institut d'Égypte*, Le Caire, Barbey, 1936), que «Menou s'est fait musulman, sous le nom d'Abdallah, pour épouser la fille d'un garçon de bain maure d'Alexandrie» (il s'agit en réalité d'une alliance politico-sociale avec une noble famille de Rosette: cf. ALI BAHGAT, «Acte de mariage du général Abdallah Menou avec la dame Zobaidah», *Bull. de l'Inst. d'Égypte*, avril-mai 1898, p. 221-235; *id.*, «La famille musulmane du général Abdallah Menou», *ibid.*, fév. 1900, p. 37-43), et que «Mâ Allen» est le prénom du général copte Yacoub (le titre arabe *mo'allem* signifie «maître», cf. notre communication sur la Légion copte, *Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Genève*, 1967, p. 475-476). Il serait toutefois superflu de s'arrêter aux détails, le long de certains chapitres qui tiennent de l'épopée ou du palmarès.

Autrement grave se révèle la conception générale du sujet, lorsqu'on dégage l'histoire de la petite histoire. On ne saurait nullement ici mettre en doute la bonne foi de l'auteur. Comme la plupart de ses contemporains, il continue à regarder le monde de l'extérieur, et en fonction de l'hégémonie européenne. Cette manière de voir, devenue une habitude intellectuelle en Occident, a déjà fait trop de ravages en déformant l'histoire des relations internationales et en faussant les sentiments des hommes. Elle résiste encore aux multiples avertissements de la psychologie, de la sociologie et des sciences économiques. Pour faire le point, cependant, et repenser l'histoire coloniale en termes modernes, la matière de «Napoléon et l'Islam» offrait une occasion précieuse.

Ayant vécu en pays africains et musulmans durant un quart de siècle, le général Spillmann aurait pu pénétrer dans l'âme des peuples qu'il a gouvernés, emprunter un moment leurs yeux pour reconsidérer cette même histoire dont ils sont non pas « l'objet » mais les partenaires. Bien des contradictions et des difficultés, évoquées et commentées à propos de Napoléon, se seraient dissipées sous cette lumière.

Aujourd'hui, une consultation des écrits autochtones sur les événements et les hommes envisagés, aurait suppléé aux démissions du vieil et superbe isolement. Mais la documentation de l'auteur reste unilatérale. Le général n'accorde pas de place à l'érudition arabe, témoignage dont une partie lui est parfaitement accessible en langue française. Si la thèse d'un Attia Amer sur *Venture de Paradis* demeure dactylographiée à la bibliothèque de la Sorbonne, si celle d'un Abdel-Malek sur l'idéologie et la renaissance nationale en Egypte est trop récente pour qu'il l'ait eue entre les mains (Paris, Anthropos, 1969), la bibliographie serait longue des études authentiques déjà connues dans ce domaine (cf. la collection des *Cahiers d'histoire égyptienne*).

Bref, il est anachronique et non sans conséquence à l'âge de la décolonisation qu'est le nôtre – et qui exige un examen de conscience – d'entretenir certains préjugés dans l'esprit du large public auquel s'adressent les beaux volumes et qu'atteignent rarement les mises au point scientifiques.

Genève

Anouar Louca

GIAN MARIO BRAVO, *Torino operaia. Mondo del lavoro e idee sociali nell'età di Carlo Alberto*. Torino, Fondazione Luigi Einaudi, 1968. In-8°, 301 p.

Le sous-titre de l'ouvrage en indique parfaitement le contenu. Le monde du travail, c'est l'étude de la population ouvrière, de ses conditions d'existence et de travail, de ses premières organisations, en un mot, de sa vie. Les idées sociales, ce sont celles des bourgeois réformateurs, des conservateurs, des philanthropes, chez certains desquels apparaissent quelques éléments des idées socialistes d'alors. Le temps? – L'époque de Charles-Albert, de 1830–1831, au moment où l'on peut commencer à parler d'une véritable industrie, jusqu'à 1847–1848, quand les réformes transforment la vie politique du royaume et à la veille des bouleversements européens qui, en Italie aussi, marquent une nette coupure. Le lieu, l'espace, est moins exactement délimité: c'est le Piémont, avec ses différences régionales, mais souvent, c'est Turin seule.

La question sociale, titre du dernier chapitre, pourrait être celui de tout l'ouvrage. C'est elle, le problème essentiel qui apparaît dans les innombrables articles, brochures et publications de toutes sortes que l'auteur a patiemment dépouillés, et qui lui ont fourni la matière de son enquête sur la condition ouvrière. Le tableau qu'il en brosse confirme, dans l'ensemble, ceux qui ont été tracés pour d'autres pays au début de leur industrialisation. Cela ne signifie nullement que les ouvriers et le petit peuple du Piémont n'aient